

Carles COSTA

“El agujero en la piedra. Pallars 1938”

Lieu d'exposition: Cantine

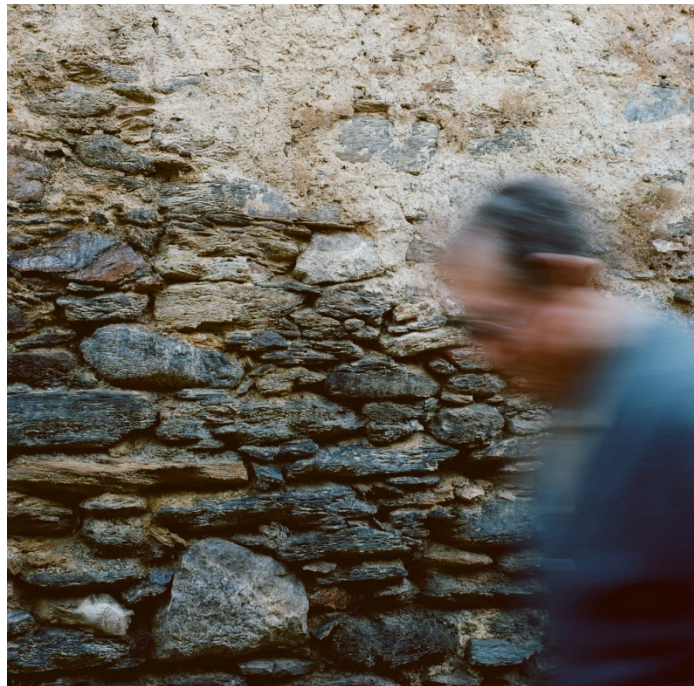
El Pallars est un village de haute montagne situé dans les Pyrénées. C'est une zone qui, comme le reste de l'Espagne, a beaucoup souffert à cause de la guerre civile, mais avec une caractéristique particulière : c'est un territoire frontalier. Elle possède un relief accidenté et une faible densité de population partagée entre différentes petites municipalités. El Pallars a connu la singularité d'une forte RÉPRESSION et par sa position géographique elle s'est également convertie en terre d'EXIL. Cette histoire commence en avril 1938 avec l'arrivée des troupes nationales au Pallars qui provoque une succession d'événement qui se prolongerons les mois suivants.

C'est une zone où le protagoniste est le paysage, il me sert comme témoin des événements de 1938. L'idée est de construire un mur comme ceux qui caractérise le Pallars. Les photos se placent de la même manière que les pierres typiques de la zone de façon à créer un grand panorama à partir de quatre séquences plus petites. Un seul paysage composé de plusieurs fragments. Le but est de faire une narration avec un *continuum* où le temps et l'espace se croisent et finissent par parler de la mémoire et des témoignages.

Dans une des séquences il y a un trou dans le mur, un non-espace, un non-temps où se cachent les mémoires, les vécus, qui ne pourront être dépassés, qui n'apparaissent pas dans les livres, ces histoires qui resterons cachées à jamais.

Le paysage est celui de Pallars en 1938 mais c'est également celui d'aujourd'hui, ce sont des portions de territoire qui crée un espace nouveau. Pierres et murs qui se fondent grâce aux témoignages, les lieux qui gardent la tragédie du conflit, la répression enterrée dans la prairie, le trou dans la pierre, le secret et finalement l'exil avec cette espérance et incertitude d'un futur.

Ce qui se passe dans les jointures. « Les grandes batailles disait le général M... se produisent presque toutes dans des points d'intersection des cartes d'état-major ». Robert Bresson.



Daphné LE SERGENT

« 24 clichés que j'ai occupés »

Lieu de projection: Cantine

24 clichés se succèdent les uns aux autres à la manière de différents moments d'une journée, chacun consacré à une action particulière. Ces clichés ont été recueillis dans le Sud de l'Espagne, dans la région d'Almeria, où s'étend «El mare del plastico», mer de plastique formée par 17 000 hectares de cultures sous serres et dont le développement spectaculaire repose, entre autres, sur la surexploitation de la main d'œuvre immigrée. Reléguée à l'extérieur des villes, marginalisée, cette population n'a souvent de possibilité d'intégration et d'inscription sur le territoire que dans l'espoir qu'elle projette d'un mode de vie occidental. La force d'une projection semble en effet ce qui leur permet de tenir. C'est pourquoi la question du cinéma (le cinéma est selon Godard «ce qui projette en grand» l'Histoire, les histoires) et en l'occurrence l'iconographie du western se constituent ici comme matériau de la vidéo : espaces désertiques, idée d'une frontière constamment reportée (pionnier), bande son d'Enio Morricone ralentie à l'extrême. Les clichés (en noir et blanc) se constituent d'incrustations vidéo (couleur) dans des photographies comme si les unes venaient prolonger les autres, rendant - grâce à leur temporalité-, ces espaces momentanément «habitables».



Laetitia TURA

« *Je suis pas mort, je suis là* »

Lieu d'exposition: Poste de douane

L'exposition *Je suis pas mort, je suis là* rassemble pour la première fois nos recherches commencées en 2007, sur la situation des migrants bloqués aux marges de l'Europe. Des séjours réguliers au Maroc – d'Oujda à Rabat en passant par Tanger –, à Melilla et en Tunisie, nous ont permis de rencontrer des dizaines de migrants et migrantes qui ont bien voulu partager avec nous leurs histoires. Des stratégies de passage des frontières aux récits de mort et de disparition dans le blanc des cartes – désert, mer et océan –, il se dessine une culture commune à tous ces parcours du début du XXI^e siècle. Nous vous présentons ici une culture en mouvement dont les pratiques ne cessent d'évoluer, à mesure que les dispositifs de surveillance et de répression se transforment dans les frontières. Un patrimoine émerge de l'expérience de ces traversées ; un patrimoine qu'il est pour nous important de reconnaître.



Stéphane CHARPENTIER

« *The divided line* »

Lieu de projection: Cantine

Photographe et réalisateur, avec une exposition de tirages collés en ville et la projection en boucle du film *The Divided Line* (bande son avec le groupe Oiseaux-Tempête). Stéphane Charpentier se consacre pleinement à une pratique artistique dès 2004. Après avoir travaillé dans la maison de disques EMI Music France, il étudie la photographie à Madrid, suit des workshops auprès d'Anders Petersen et de Michael Ackerman, et assiste Jean-Christian Bourcart à New York. Stéphane Charpentier développe un axe photographique poétique et existentiel, en argentique noir et blanc. Il réalise ses images au cours de nombreux voyages, vivant également dans différentes villes : Paris, Lyon, Madrid, Toulouse, New York, et à présent Athènes.

Début 2012, alors qu'il entame une série de séjours en Grèce, Stéphane Charpentier initie des recherches en vidéo (réalisation de films expérimentaux, installations, vidéo-clips) et il travaille également sur la captation d'enregistrements sonores . e).

1 ligne, 3 trajectoires. Maîtres, esclaves, pouvoir, profits, structure pyramidale. Immersion pour l'essentiel dans la densité des rues d'Athènes, miroir des atteintes qui sapent les fondations du monde occidental. Consommation continue, répétition des impasses, entêtement dans le mal, perte de sens. Une urgence émotionnelle percute la plupart des plans. Ressassements quotidiens, violences, illusions des images, dépossession, vies à contre-sens... Les corps à vif avancent reliés entre eux par la corde raide de l'humanité. Un lien par éclatement, par occlusion. Survivance, survie, mise à l'épreuve toujours plus âpre de ce qui tente de subsister. *The Divided Line* traversée frontale, entêtante, limite harcelante parfois, tant la densité et la tension images/son/sens nous plongent au cœur de sollicitations vives continues. L'écriture engagée, scandée, en rumeur de Stéphane Charpentier nous place dans un état d'émotions, de pensées un peu hors de contrôle à l'image de la folle fuite en avant qui engloutit nos sociétés.



Thierry DANA

« *El hogar* »

Lieu d'exposition: Centro cívico

Mon objectif était de montrer les changements de vie que traversaient les familles. C'était également une opportunité de me rapprocher des circonstances dans lesquelles ont vécu mes parents.

La famille Soltani, d'origine afghane, vit dans un foyer près de Genève. Après avoir partagé son intimité et montrer sa vie quotidienne, on comprend quelle a été leur histoire avant de venir chercher refuge en Suisse.

J'ai été impressionné par la force vitale de la famille Soltani, son optimisme et sa générosité. C'est entre autre pour cela que cette expérience restera gravée à jamais dans ma mémoire et mon cœur.



Anne LEROY

« Abkhazie »

Lieu d'exposition: Cantine

Dans cette série intitulée *Abkhazie*, ma démarche interroge la construction de l'identité nationale abkhaze vingt-cinq ans après la chute de l'URSS. Son support est un territoire *de facto* indépendant depuis 1992 qui s'étend des bords de la mer Noire aux montagnes du « grand Caucase » en passant par les zones frontalières de la Russie et de la Géorgie. Comment les jeunes abkhazes qui ont l'âge du conflit et qui sont toujours dans l'expérience de cet « après guerre » vivent-ils aujourd'hui dans ce décor de guerre datée où les nationalismes semblent toujours plus exacerbés ?

En parallèle de mes commandes, je réalise des travaux documentaires en France et à l'étranger. Je suis représentée par Picturetank. Mon travail aborde l'identité et la mémoire au travers des histoires individuelles et collectives. Mes séries ont été exposées dans des festivals et des galeries.



Arno BRIGNON

« Ceuta »

Lieu d'exposition: Extérieur

Ceuta, ville espagnole en territoire marocain est l'unique frontière terrestre entre Europe et Afrique. Longtemps point de passage emblématique pour les migrants, Ceuta est avant tout le symbole d'une Europe où l'économique a pris le pas sur le politique et l'humain. Ceuta, ce ne sont que 20Km² qui ressemblent à une nasse dans laquelle Migrants, Marocains et Espagnols semblent bloqués en attente de promesses et de jours meilleurs, avec comme seule ligne de fuite le rocher de Gibraltar.

Arno Brignon est né en 1976 à Paris. Il vit à Toulouse. En 2010, diplômé de l'ETPA, il quitte son métier d'éducateur dans les quartier sensibles pour se consacrer entièrement à la photographie. Il articule son travail entre reportages pour la presse, enseignement et travaux personnels. Il rejoint l'agence Signatures, Maison de photographes en 2013.



Elsa BEAUMONT

« Diaspora #1 »

Lieu d'exposition: Grande salle de la mairie

Ce projet a été réalisé en 2016 au centre d'accueil des jeunes mineurs isolés étrangers, Louis Defond de Bréau et Salagosse, petite commune du Gard située dans les contreforts cévenols. A leur arrivée sur le territoire français les jeunes mineurs sont pris en charge par le service social d'aide à l'enfance et sont ensuite placés dans des centres. Ils peuvent à l'aide d'un éducateur accomplir des démarches administratives et ont la possibilité de suivre une mise à niveau en français, matières générales et de choisir une spécialisation professionnelle comme la maçonnerie, la métallerie ou la peinture. La particularité du centre Louis Defond est qu'il se situe à 800 m d'altitude, non loin du Mont Aigoual, les conditions climatiques sont assez dures et ceci renforce son caractère isolé par rapport aux centres urbains. Ce hameau, restauré en 1947, devient un centre de rééducation, il accueille alors des jeunes garçons placés par la justice ou les services sociaux. Depuis 2013, le centre Louis Defond reçoit des jeunes mineurs isolés étrangers. Les portraits ont été réalisés en argentique avec un Mamiya RB67. Je ne souhaitais pas faire un travail documentaire illustrant la vie du centre et les diverses scènes du quotidien. J'ai proposé à chaque jeune qui le souhaitait un protocole ; il s'agissait d'accepter de sortir du hameau et de marcher selon son envie, dans la direction de son choix, sur sentier ou hors sentier. Durant ce moment de marche, je proposais de placer un micro cravate relié à un enregistreur et invitais le jeune à s'exprimer, à laisser libre cours à ses pensées, réflexions et ce, tout en marchant, sans que je le questionne ou que j'intervienne. Au bout d'un temps de marche plus ou moins long, le jeune décidait alors de s'arrêter là où il souhaitait être photographié. L'intérêt de ce protocole était d'extraire entièrement le jeune du lieu dans lequel il est accueilli, de le sortir de son contexte, de sa relation aux autres, au personnel encadrant, et de privilégier l'environnement extérieur, ici, la pleine nature. Cette particularité me semblait d'autant plus intéressante du fait du décalage qui s'opère avec le lieu d'origine du jeune. L'image vient alors comme un point de rencontre entre un ici et un ailleurs, un instant présent et un passé, qui s'entrechoquent et laissent beaucoup de doutes, de questionnements, de rêves, de peurs profondes, d'espoirs, de sensations d'exils et d'illusions, en suspens.



Séverine BONACCHI

« De l'autre côté de l'horizon »

Lieu d'exposition: Petite salle de la mairie

Octobre 1938. Octobre 2015. La montagne. La mer. Léonor, 10 ans. Ailan, 3 ans. Espagne. Syrie. Exils. Léonor survit dans des camps. Ailan meurt noyé, photographié face contre sable. Au même moment ma fille atteint le même âge, face barbouillée de chocolat. D'Ailan, je ne sais rien, sinon son statut d'icône et la souffrance projetée de perdre ainsi un enfant qui aurait pu être le mien. Mais de Léonor, l'arrière-grand-mère de mes enfants, je peux vous parler. Et aussi de mon grand-père parti d'Italie, de nous en Europe hier et aujourd'hui, de l'air du temps, de vagues et de mouvements, de cet héritage qui finira par peser sur les épaules des enfants, et qui cristallise mes inquiétudes de mère. Comme beaucoup, je cherche un futur, scrute mon horizon. Je trouve un exutoire dans la photographie, doublé d'un acte de survie.



Hortense Soichet

« *Esperem* »

Lieu d'exposition: Poste de douane

Il y a 23 ans, s'inquiétant de la disparition lente de la transmission orale de leur histoire, une quinzaine de femmes gitanes vivant à la Cité de l'Espérance à Berriac (11) se sont tournées vers la photographie. Hortense Soichet, artiste en résidence avec le Graph-CMI de 2013 et 2015, a accompagné les femmes gitanes dans leur démarche et a produit avec elles des photographies, présentées ici de manière indissociée. Ensemble, elles ont arpenté la cité de l'Espérance pour montrer les modes de vie de ses habitants et l'évolution du statut des femmes au sein de la communauté.

Hortense Soichet est photographe auteure, membre du Studio Hans Lucas depuis 2015 et docteure en esthétique. Ses travaux portent sur la représentation des modes de vie et plus particulièrement de l'habiter.



Sylvie DdB

« *Les combats symboliques* »

Lieu d'exposition: Cantine

Dans mes photo-trafics numériques, je donne à des images impossibles l'apparence de la réalité. Défendre la figure du *migrant* avec mes armes fictives, c'est continuer de croire en la belle idée qu'un nouvel imaginaire soit toujours la première pierre à poser dans la construction d'un nouveau réel. Des pierres et des murs il y en a beaucoup dans cette série: ils créent cet espace irréductible où j'attends de vous accueillir, celui de notre fraternité commune. Ma poésie est politique!

Née en 1966, DdB vit et travaille à Montpellier. Elle pratique la technique du photo-montage numérique pour raconter des histoires et les donner en partage.



Jan LEMITZ

« *Innocent passages* »

Lieu d'exposition: Extérieur

Conformément au droit international, le Passage Innocent est un concept légal qui donne le droit de passage aux navires par des eaux territoriales internationales tant qu'il n'y a aucune menace pour l'intégrité, la sécurité et la paix d'un état souverain qui est impliqué. Ce projet examine les modes de pratique de la photographie et son impact sur la production de mémoire collective et partagée. Des fragments visuels sont condensés dans des formats visuels particuliers, un processus qui entraîne toujours les moments de d'effacement et d'exclusion. Le projet aborde l'interaction de visibilité et d'invisibilité, l'exposition et la dissimulation aussi bien que les catégorisations et les hiérarchies inhérentes à la production des formats différents de mémoire/souvenir publique et la commémoration en présentant des remplaçants visuels.



Aglaé BORY

« *Les traversées* »

Lieu d'exposition : Extérieur

L'exposition *Les Traversées* de Aglaé Bory, nous emmène en mer Méditerranée, dont les paysages propices à la contemplation portent aussi la trace de récits d'existence et de tragédies humaines. En mettant en perspective deux séries de portraits photographiés en couleur, deux histoires se dessinent autour du sujet de l'exil et des frontières. Dans la première, *Les Mers Intérieures*, des hommes et des femmes saisis souvent de dos, face à la mer semblent surpris dans une conversation intime dont nous ne saurons rien. Volontairement laissées hors champ, leurs visages tournés vers l'horizon, ne nous dévoilent que peu d'indices sur eux-mêmes et sur leur situation géographique quelque part entre Orient et Occident. Pourtant, nous nous reconnaissons dans ce tact universel, et à notre tour comme eux, pouvons prendre notre temps et plonger notre regard au loin. En parallèle, la série *Les Invisibles*, donne un visage à ceux qu'on appelle "les migrants". Venus du Moyen Orient, ils ont traversé la Méditerranée pour rejoindre l'Europe et les rives de l'Angleterre. Aglaé Bory, installée à leur rencontre dans la "jungle" de Calais et tente par son approche de faire exister ces hommes et ces femmes aux yeux de ceux qui ne les voient plus. Tout en sobriété, le résultat est fort d'humanité et de délicatesse. En juxtaposant ces deux récits photographiques, *Les Traversées*, livre un portrait de notre époque contemporaine, en réaffirmant le rôle primordial de la photographie pour donner du sens et nous inciter à réagir.



Stephanos MANGRIOTIS

« *Europa inch'allah* »

Lieu d'exposition : Salle Walter Benjamin

Patras est un lieu de transit. Cette ville portuaire à l'ouest de la Grèce, concentre de nombreux migrants, venus d'Afghanistan, d'Irak, d'Iran, d'Érythrée, de Somalie, du Soudan, de l'Algérie et du Maroc. Ils guettent le moment adéquat pour se cacher dans un camion afin de monter à bord d'un bateau pour l'Italie. Déterminés, mais confrontés à la peur d'être attrapés, ils attendent des mois, voire des années, pour passer cette étape de leur voyage clandestin. Tout en sachant que d'autres barrières les attendent sur la route d'une Europe rêvée, « Europa inch'Allah ». Avant d'appuyer sur le déclencheur il y a un long moment d'échange. Je tente de ne pas faire des images « d'eux » mais des images « avec eux » prises dans un processus de partage. Ma place ici est à la fois derrière et devant l'objectif, j'ai besoin de m'y immerger, de m'y retrouver dans ce contexte. Construites autour d'un mélange entre le style documentaire et la fiction, mes photographies cherchent à identifier les éléments nécessaires pour raconter une histoire. Des campements improvisés, des hôtels, des bateaux, des quais, des plages, des ruines, des cimetières, autant de lieux exposés dans cette série qui sont en réalité les espaces de vie des migrants de Patras. L'action et la situation tragique des individus ne sont pas mises au centre du propos, ces images privilégient davantage le témoignage, l'état psychologique et les traces laissées par ces passages clandestins.

Stephanos Mangriotis est un jeune photographe indépendant, co-fondateur du collectif Dekadrage. Ses origines grecques et sud africaines l'ont amené dès ses débuts à travailler autour des notions de frontière, identité et migration. Il a grandi à Athènes, étudié les mathématiques et la philosophie à Bristol puis la photographie à Paris. Désormais, il vit et travaille à Marseille.



Patrick ZACHMANN

« *Mare Mater* »

Projection unique à la salle de la Congesta

Par le biais de vidéos et de photographies Patrick Zachmann, membre de Magnum Photos, confronte sa propre histoire familiale à celles des migrants d'aujourd'hui. Il aborde en particulier leur rapport à la mer qu'ils traversent et à la mère qu'ils quittent.

Ce projet a un caractère d'évidence. Patrick Zachmann devait revenir et revoir sa Méditerranée. C'est ici que sa famille a vécu, c'est ici qu'il a découvert les contradictions du monde. L'exposition du MuCEM se révèle comme une occasion exceptionnelle. L'occasion de confronter le travail de photographe à la biographie familiale. Par un concours de circonstances, une ruse de l'histoire, la Méditerranée s'est enflammée au moment où le passé resurgissait. Ce journal met en perspective divers moments, de l'Histoire aux moments plus intimes.

« Il s'agit d'un voyage, un voyage de mémoire et un voyage d'exils. C'est aussi un voyage intérieur. La voix qui porte ce voyage est celle de mon journal de bord. C'est elle qui va tisser le fil de toutes ces destinées que je croise, des migrants quittant leur pays de la rive sud de la Méditerranée, fuyant le chômage, la dictature, l'absence d'avenir, des femmes, des mères, qui les laissent partir ou découvrent qu'ils sont partis, et moi, à la recherche des racines de ma mère, celles qu'elle a voulu oublier. »

Le récit s'élabore autour de cette relation entre mère et fils, homme et femme. Au-delà de ses voyages en Tunisie, en Algérie, en Grèce ou à Malte, Patrick Zachmann n'oublie pas d'évoquer Marseille comme lieu central, aboutissement de toutes les migrations, point d'apaisement et tension.

L'exposition se concentre autour d'un film projetée en triptyque. Sur les trois écrans se succéderont, grâce à un montage original et captivant, des moments familiaux et intimes, des témoignages de migrants et de leurs proches, des séquences mêlant le doute et l'espoir. En parallèle, un mur de photographies retrace cette enquête poignante confrontant ainsi dans le même espace le caractère vivant de l'image animée à la puissance de l'image fixe.

Photographe français né en 1955, il vit à Paris.

Il se consacre à des reportages au long cours, qui mettent au jour la complexité des communautés dont il questionne l'identité et la culture.

Patrick Zachmann se lance en 1976, après un stage avec Guy Le Querrec lors des Rencontres d'Arles, dans une carrière de photographe indépendant. Il réalise de nombreux reportages pour la presse française et internationale, s'intéressant aux questions liées à l'identité, à la mémoire et à l'immigration, que ce soit dans le cadre de ses recherches personnelles ou de commandes. Il réalise ainsi de nombreux travaux sur l'immigration à travers le monde : l'insertion des jeunes immigrés dans les quartiers nord de Marseille, la diaspora chinoise ou encore l'émigration malienne.

En 1982, il s'intéresse à la mafia napolitaine et publie l'année suivante son premier livre, *Madonna!*, aux éditions des Cahiers du cinéma. En 1987, il publie aux éditions Contrejour *Enquête d'identité*, fruit d'un projet de sept ans sur l'identité juive, faisant directement référence à ses propres origines.

En 1985, il intègre l'agence Magnum dont il devient membre à part entière en 1990.

En 1989, son reportage sur les événements de la place Tiananmen à Pékin marque le début d'une vaste étude sur la diaspora chinoise à travers le monde qui durera huit ans, publiée en 1995 sous le titre *W. ou l'œil d'un long-nez* chez Marval.

En novembre 2014, à la Galerie Magnum, lors du Mois de la Photo à Paris, puis en mars 2015, au musée Nicéphore-Niépce, à Chalon-sur-Saône, Patrick Zachmann présente, le résultat d'un travail de deux ans sur les migrants sur les deux rives de la Méditerranée, dans une exposition intitulée *Mare Mater*¹.

Le 13 novembre 2015, lors des attentats de Paris, il filme un échange de tir entre les terroristes et les forces de l'ordre.

En avril 2016 les éditions Xavier Barral publient *So Long, China*², un ouvrage rassemblant près de 350 photographies noir et blanc et couleur, fruit d'un travail au long cours réalisé lors des nombreux séjours effectués depuis 1982 dans un pays en pleine mutation, dans lequel Patrick Zachmann s'attache en premier lieu à la question de l'identité. Ce livre est récompensé par l'attribution du prix Nadar 2016.



Ronny TROCKER

« Estate »

Lieu de projection : Salle de la Congesta

Un jour d'été ensoleillé. Sur une plage de Méditerranée, un photographe prend une photo qui fera date : un jeune couple, un petit groupe de personnes, un père et son enfant... Mais le véritable sujet de ce cliché est un Africain qui vient de sortir de la mer : il porte un anorak et un pantalon et se traîne à quatre pattes sur le sable, à bout de forces. Pour cet homme, le sable est un nouvel obstacle à franchir vers une vie meilleure. La photo de **Juan Medina** a fait le tour du monde, mue par une grande force symbolique, elle dévoile toute l'inhumanité d'un instant.

Ronny Trocker est né en 1978 à Bolzano. Il a travaillé à Berlin comme ingénieur du son dans le milieu du théâtre et de la musique. En 2004, il s'installe en Argentine pour étudier à l'École du cinéma de Buenos Aires. Son diplôme en poche, il retourne en Europe où il se consacre à la vidéo et à la réalisation depuis 2006. De 2011 à 2013, il travaille au Fresnoy. Il a notamment réalisé "A la frontière", "Eiszeit" (tous deux en 2012) et "Gli Immacolati" (Les immaculés, 2013).



TABLE-RONDE

Samedi 23 septembre 16h30, salle de la Congesta

Frontières, transits et franchissement : Regards croisés, un historien, une sociologue et un géographe dialoguent sur la manière de tracer et de vivre la frontière dans le monde contemporain.

Grégory TUBAN

(Historien, Université de Perpignan)



Camps d'étrangers : les nouvelles frontières de la III^e République

Apparus en France durant la Première Guerre Mondiale, les camps dits « de concentration » ont permis aux autorités d'isoler les étrangers considérés comme indésirables et de dessiner de nouvelles frontières dans l'espace public au travers de la contrainte des corps. Ce contrôle atteint son paroxysme suite à la chute de la Catalogne en janvier 1939 et à l'entrée en France de près d'un demi-million de réfugiés qui ouvre la voie à une catégorisation opérant à la fois sur l'individu et sur des groupes « suspects ».

Guillaume LACQUEMENT
(Géographe, Université de Perpignan)



Traces et tracés d'une frontière oubliée: une géographie de la frontière interallemande.

La frontière interallemande a été supprimée par la réunification du pays en 1990. Son tracé matériel a disparu des cartes comme des paysages. Mais son héritage et sa mémoire ont laissé des traces visibles et invisibles qui ordonnent la géographie économique comme la fréquentation et la perception des lieux.

Mathilde PETTE

(Sociologue, Université de Perpignan)



Frontières et migrant-e-s dans le Calaisis

Dans le nord de la France, alors que Calais est sous le feu des projecteurs médiatiques et politiques, la frontière franco-britannique se diffuse en réalité dans les terres du Pas-de-Calais, bien au delà du littoral côtier. Des campements de migrant-e-s sont en effet éparpillés le long des axes de transport. C'est par exemple le cas à Norrent-Fontes, commune de 1500 habitant-e-s située à 75 kilomètres de Calais, où des exilé-e-s se succèdent depuis la fin des années 90 et vivent aujourd'hui dans un campement au milieu des champs. Les militant-e-s de l'association Terre d'Errance les aident au quotidien, et ont participé pendant plus d'un an à un projet mené conjointement avec des chercheur-se-s en sciences sociales.

FOTOLIMO est une réalisation de :



Soutenu par :

la saif Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'Image Fixe



HÔTEL
LA VIGIE



Avec la participation de :

